

## **L’OEUVRE DE LYDIE ROSTOPCHINE: AU CROISEMENT DES TRADITIONS CULTURELLES**

*Kirill Chekalov*  
*Académie des Sciences de Russie,*  
*Académie Russe de l’Économie nationale et de l’Administration publique*  
*auprès du Président de la Fédération de Russie*

## **THE CREATIVITY OF LYDIA ROSTOPCHINA: AT THE CROSSROAD OF CULTURAL TRADITIONS**

*Kirill Chekalov*  
*Russian Academy of Sciences,*  
*Russian Presidential Academy of National Economy and Public*  
*Administration under the President of the Russian Federation*

The article is the first French-language essay on the creativity of a forgotten Russian-French writer, Sophie de Ségur's niece Lidia Andreevna Rostopchina (1838-1915). The interaction of various literary traditions in her novels and dramaturgy is considered. Particular attention is paid to her writings “The Fading Star”, “Yvonne Three Stars”, “Irina” and “Fidelity to Gontran”, as well as the connection of Rostopchina's creativity with popular literature and romantic prose.

*Key words:* novel, fairy tale, romanticism, realism, paraliterature, saynète, Mikhailovsky Theatre

Lydie Rostopchine (Лидия Андреевна Ростопчина), nièce de Sophie de Ségur, fille de la poète russe Eudoxie Rostopchine et petite-fille du Gouverneur général de Moscou Féodore Rostopchine, est née dans un petit village nommé Anna aux environs de Voronej (un des plusieurs domaines de son père, Andreï Féodorovitch, à l’époque grand aristocrate terrien) le 25 septembre 1838. En 1845-1847 les Rostopchine (Lydie, ses parents, son frère et sa soeur) entreprennent un voyage à travers l’Europe (France, Italie, Suisse) ; de retour en Russie, de l’aveu de « la comtesse Lydie », les enfants oublient temporellement la langue russe – pour la plus grande joie de leur grand-mère, une catholique fervente. La vie sentimentale de Lydie

Rostopchine reste plus ou moins obscure, en tout cas – en dépit de nombreuses propositions – elle ne s'est jamais mariée (ce qui avait été prédit par Sophie de Ségur qui connaissait à chef le sacré tempérament de sa nièce) (Hédouville 1984 : 197).

Aux années 1860 « la comtesse Lydie » mène un train de vie nomade (pour lequel elle avait un goût très prononcé), elle circule entre la Russie, la France, l'Italie et l'Allemagne ; elle séjourne tantôt chez sa tante Sophie de Ségur aux *Nouettes* (Normandie), tantôt chez son oncle maternel Serge Souchkov à Tsarskoïe Selo, tantôt chez sa cousine Nathalie de Malaret dans son château en Occitanie ... Quant à la date exacte de son déménagement définitif pour la France elle n'est pas encore établie. Selon toute vraisemblance c'est le mariage de sa soeur Olga (en hiver 1864 elle épouse un diplomate italien de renom, le comte Giuseppe Tornielli Brusati di Vergano) qui a déterminé cette décision, pour des raisons très pratiques : en effet « la comtesse Lydie », après la faillite complète de son père, se retrouvait sans moyens d'existence ; le soutien d'Olga lui était absolument nécessaire.

Toutefois, si Lydie Rostopchine a passé la plus grande partie de sa vie en Occident, elle campait fermement sur sa position patriotique et prenait à coeur tout ce qui se passait en Russie. Vers la fin de sa vie elle participe aux célébrations du centenaire de la Guerre patriotique en intervenant (à Paris, à Pétersbourg et à Moscou) avec des conférences concernant le fameux incendie de Moscou (1812) et le rôle de son grand-père dans ces événements. Un ouvrage important, bien documenté, consacré à l'histoire de sa famille et intitulé « Les Rostopchine. Chroniques de famille » (1909, traduction russe – 1912) a pu être rédigé grâce à une recherche effectuée par « la comtesse Lydie » dans des bibliothèques et archives russes. Le 17 mai 1915 Lydie Rostopchine expire dans son appartement parisien rue Grenelle ; trois jours après une cérémonie funéraire a lieu à la cathédrale Alexandre Nevski, rue Daru.

Dans une lettre (en français) adressée à Olga Novikova et datée le 4 février 1893 elle formule son *credo* de façon suivante : « Pour moi personnellement je trouve que l'obscurité et le silence conviennent à la femme mais celle qui est obligée de gagner son pain doit faire parler d'elle à tout prix » (Rostopchine 1893: 2). En effet « la comtesse Lydie » a entrepris beaucoup d'efforts pour s'affirmer en tant qu'écrivaine (et ceci non seulement pour les raisons financières mais aussi, sans aucun doute, sous l'influence d'une certaine vanité).

Le nom de Lydie Rostopchine est absent de la plupart des ouvrages encyclopédiques. Il figure néanmoins dans les pages du célèbre (et plus

d'une fois réédité) guide du lecteur rédigé par l'abbé Louis Bethléem « Romans à lire et romans à proscrire ». On y trouve une information fort bizarre concernant les dates de sa vie : **1811-1858**. L'énigme est facilement élucidé : notre belliqueux abbé confond Lydie Rostopchine avec sa mère, Eudoxie Rostopchine (née Souchkova) ; la preuve, cette caractéristique de Lydie : « célèbre par sa beauté, ses poésies et ses romans » (Bethléem 1908 : 330). Lydie Rostopchine, à la différence de sa mère, n'était pas particulièrement belle et n'écrivait jamais des vers.

Par contre la liste des oeuvres de l'écrivaine établie par l'abbé n'est pas fausse, sans être exhaustive. Bethléem mentionne trois romans : « Yvonne » (qu'il traite d' « excellent ») ; « Belle, Sage et Bonne » (« un peu exagéré » ; en réalité il s'agit d'une imitation très fidèle de la manière de Sophie de Ségur), et « Rastaquouéropolis » ; il est vrai que la mention du troisième roman disparaît de la septième édition du livre (1920).

Pourtant à notre avis l'oeuvre la plus réussie de Lydie Rostopchine est bien « L'Étoile filante » (« Падучая звезда », publiée par la revue « Русский вестник », septembre-novembre 1886 ; jamais éditée en volume). Une lettre datée de 9 janvier 1898 prouve que l'auteur a traduit ce roman en français ; cependant aucune trace de la traduction ne subsiste. Le livre est inspiré d'un fait divers largement connu au public de l'époque – l'actrice russe Julie Feyghine (Юлия Николаевна Фейгина, 1859-1882), ayant gagné un succès énorme à la scène de la *Comédie Française*, s'est suicidée, victime d'un malheureux amour pour le lion mondain De Morny. Selon « Le Figaro », « Mlle Feyghine avait attendu le duc qui voulait rompre une liaison devenue trop coûteuse pour lui, assure-t-on, et que des nuages passagers avaient déjà troublée. Lorsque M. Charles de Morny était entré dans la chambre la comédienne avait tiré un coup de revolver sans se retourner » (Giffard 1882 : 1).

L'action du roman, conformément à la chronologie de la vie de l'actrice, se passe à cheval entre les années 1870-1880. La jeune Maroussia Podolskaya, obsédée par le théâtre et l'art en général (« l'art devenait son idôle, la poésie son pain quotidien » ; Rostopchine 1886 : 195), rêve de devenir une *star* sur les plateaux parisiens. Cependant une fois arrivée sur les bords de la Seine et ayant conclu un contrat avec une troupe théâtrale (peu connue) par l'intermédiaire d'Alexandre Dumas-fils en personne elle découvre la face cachée du milieu scénique parisien, profondément corrompu, où tout est objet de vente et où le succès n'est garanti qu'aux femmes légères. Trahie par son bien-aimé, Maroussia se suicide.

L'action de la première partie du livre se déroule dans la capitale russe, et le choix du quartier lui-même est suggestif – il est situé entre la Kolomna (à l'époque de Gogol, endroit paisible et serein) et le soit-disant « Pétersbourg de Dostoïevski », les rues du faubourg entourant la Place aux Foins (Сенная площадь), immortalisée dans le « Crime et Châtiment ». Ainsi la narration est d'emblée placée sous le signe des grands classiques de la littérature russe. Cependant à la différence de Dostoïevski on est en plein hiver ; Lydie Rostopchine évite la fameuse bruine froide du « Crime et Châtiment » ; la présence des amas de neige et du beau ciel étoilé permet de donner une image oléographique, fascinante, stylisée de la « Palmyre du Nord », une vraie carte de Noël.

Curieusement, en changeant complètement le décor dans la seconde partie (Maroussia et sa grand-tante se rendent à Paris), Lydie Rostopchine ne privilégie pas le Paris industrialisé mais focalise son regard sur les « îlots » provinciaux qui, à l'époque, existaient encore dans la capitale française. En même temps, l'image d'une ville-pieuvre, broyant toutes les manifestations humaines, permet de rattacher le roman à la tradition de Balzac et de Zola.

Dans un autre roman de Lydie Rostopchine, « Yvonne Trois Étoiles » (1885), qualifié, souvenons-nous, d'« excellent » par l'abbé Bethleem, l'action se déroule en Bretagne. Pourtant les toponymes réels sont défigurés: la ville de Pernermore (que notre auteure situe au département Morbihan) n'existe pas; par contre le nom du château *Limoléan* représente une légère modification de l'appellation réelle, *Limoëlan* (ce château existe encore à nos jours mais il est situé dans un autre département, Côte d'Armor). On peut supposer que Lydie Rostopchine s'inspirait également du manoir appartenant au beau-fils de Sophie de Ségur, Armand de Fresneau – *Kermadio*, qui, celui-ci, se trouve dans le Morbihan (c'est bien par là que la tante de « la comtesse Lydie » a passé les dernières années de sa vie, après avoir vendu *Les Nouettes*).

Le télescopage chronologique, déjà présent dans l'« Étoile filante », est encore plus prononcé dans ce roman – l'action se passe aux années 1830-1840, à l'époque balzacienne. Ce télescopage permet à l'auteur non seulement de prendre en dérision la mode vestimentaire romantique mais aussi de communiquer aux événements une patine archaïque. Le jeu avec des modèles narratologiques divers prend dans ce contexte une allure particulière.

Cette fois c'est une fillette qui est au centre de la narration (elle a trois ans au début du livre et dix-huit à la fin). Le thème de l'enfant trouvé, très répandu dans la littérature française (Eugène Sue, Maupassant,

Daudet...) et russe (« Les Taudis de Saint-Pétersbourg » de Vsévolod Krestovski) du XIX siècle, obtient ici un développement assez particulier. En outre, Rostopchine écrit ce livre au moment où, selon Philippe Hamon, se produit un glissement considérable dans le traitement du thème de l'enfant – les écrivains passent de la vision mélodramatique et schématique à une représentation plus approfondie, naturaliste et réaliste, où l'enfant est considéré comme produit des relations sociales (Hamon 2008 : 328). Quant à « Yvonne Trois Étoiles » ce roman réunit les éléments réalistes et la dimension magique (il est important à noter que dans ce sens « Yvonne » n'a pas d'analogue dans l'oeuvre de Rostopchine).

Cette dimension magique est explicitement inscrite dans le cadre breton de l'oeuvre. Dans ce sens l'auteur se rapproche à Paul Féval qui – au début des années 1840, avant de devenir un grand feuilletoniste – a publié des légendes inspirées de son pays natal. « La campagne bretonne, toute imprégnée de superstitions » (Rivasson 2016 : 216), joue un rôle important dans « Yvonne » : la fillette se sent attirée par la lune et son amour pour la danse témoigne de sa parenté avec les fées (les fameux *korrigans*, lutins bretons, sont mentionnés dans le texte).

La tendance de transformer un conte de fées en un roman pieux est très claire chez l'écrivaine – vers la fin du livre Yvonne entre au monastère (il paraît que Lydie Rostopchine elle-même a passé quelques ans au couvent). D'abord la vie monastique est ressentie par Yvonne comme une contrainte ne correspondant pas à son tempérament ; cependant elle finit non seulement par se consacrer entièrement à Jésus : « Dieu ne regarde pas à la beauté, dit-elle humblement, j'espère trouver grâce à ses yeux par d'autres mérites » (Rostopchine 1885 : 316) – mais aussi par ressembler physiquement à la Madone. L'allusion est plus qu'explicite : Lydie compare son héroïne à un tableau de Hans Holbein « La Vierge et l'Enfant avec la famille du bourgmestre Meyer » qui à l'époque était exposé au *Schlossmuseum* de Darmstadt ; une copie se trouvait à Dresde. Notons que Dostoïevski dans l'« Idiot » compare Alexandra Epanchine à cette même Madone ; il ne s'agit peut-être pas d'une simple coïncidence. D'autant plus que la fin très pieuse du roman n'est pas sans rappeler « Le Crime et Châtiment » (et « La Résurrection » de Tolstoï mais cette oeuvre n'est pas encore écrite à l'époque de la publication d'« Yvonne »).

Un des épisodes les plus significatifs du roman insiste sur l'importance de la prière : grâce à sa profonde foi la mère adoptive réussit à sauver Yvonne, tombée gravement malade :

Le troisième jour de la maladie, l'ange aux vêtements sombres et aux regards tristes pénétra dans la chambre où l'enfant se mourait ; il s'approcha lentement du lit sur lequel était étendu ce petit corps qui s'agitait sans cesse sous l'empire d'une fièvre brûlante ; il se pencha sur lui, étendit ses bras et les ouvrit, mais, en ce moment, madame de Kerros éleva son regard au ciel ; l'ange s'arrêta et s'envola aux cieux les mains vides.

(Rostopchine 1885 : 121)

Cet épisode fait penser non au patrimoine folklorique breton mais plutôt à un conte littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle (Hans Christian Andersen, Charles Dickens).

D'autre part on trouve dans « Yvonne » des inclusions importantes du discours réaliste. Un des personnages du premier plan, le notaire Fulinec, hérite certainement quelques traits de ses homologues balzaciens (Mathias et Solonet dans « Le Contrat de mariage », 1835 ; Chesnel dans le « Cabinet des antiques », 1839). Mais c'est surtout « Ursule Mirouët » (1841) qui contient des analogies frappantes avec « Yvonne » au niveau du sujet (histoire d'une orpheline dont son tuteur fait sa légataire universelle ; la parentèle hostile à la pupille ; la résurrection morale d'un vil notaire etc.)

Un autre exemple de l'interaction de diverses traditions culturelles est proposé par « la comtesse Lydie » dans son roman « Irina », publié par la « Nouvelle Revue » en décembre 1894 – février 1896 (ainsi que dans le cas de « L'Étoile filante » il n'a jamais été édité en volume). Le titre appartient au rédacteur en chef de la revue, Juliette Adam, la version originale du titre – «Письмо немолодого к молодой» – devenant indigeste en français : « Une lettre d'un homme âgé à une femme jeune ». Tout en appartenant à la prose fin-de-siècle et parfois imprégnée d'une atmosphère dannunziesque, « Irina » ne cache pas sa dette à l'égard de la littérature romantique. Construit en forme épistolaire le roman contient – en dépit du titre russe – deux lettres de dimension inégale : une très grande, écrite par un colonel retraité Arkady Achtomski et adressée à une jeune fille de 25 ans, Ksénia Alekséyevna (amoureuse de ce dernier), et une autre très brève (la réponse de Ksénia, moins d'une page). Certes il s'agit là d'une construction plutôt artificielle ; cependant le choix de la structure narrative correspond pleinement à la tradition romantique, « Werther » compris (structure déjà testée par « la comtesse Lydie » dans son roman mondain assez inexpressif « Une Poignée de mariages », 1888).

Achtomski, lassé et dévasté par la vie mondaine pétersbourgeoise, ressemble beaucoup aux célèbres « fils du siècle » romantique, personnages de Chateaubriand, d'Alfred de Musset et de Lermontov. Son départ pour la campagne fait penser à Eugène Onéguine mais également à Constantine Lévine de Léon Tolstoï (« Anna Karénine ») ; à nouveau l'écrivaine marie les traditions littéraires diverses. Le protagoniste souligne lui-même sa dépendance des modèles culturels préexistants : « l'influence de la littérature moderne se faisait cependant sentir en moi » (Rostopchine 1894 : 785). Cependant, si « la *khandra* attendait à l'affût » Onéguine-campagnard, Achtomski lui aussi ne reste pas longtemps à la campagne et préfère partir pour l'étranger – plus exactement, en Suisse, où il s'installe au bord du lac Léman. Il est clair qu'ici, une fois de plus, l'écrivaine développe un *topos* littéraire fort en vogue chez les Romantiques (en premier lieu, Byron et Shelley). À l'exemple de Rousseau Achtomski vogue en bateau sur les eaux pittoresques du Léman, en contemplant l'Univers et en analysant ses sentiments vers Irina, « femme fatale » russe belle comme la Vénus de Milo. « Une affinité élective » – un coup de foudre mystique et existentiel – qui réunit les deux personnages a également les origines romantiques. Par contre le triangle amoureux assez banal (Irina – Achtomski – le jeune tuberculeux Pavlik) est plutôt inspiré par la littérature populaire. Pleine de compassion pour le pauvre malade Irina capitule devant son violent assaut ; la même compassion incite Achtomski à céder sa bien-aimée à son adversaire. Peu de temps après Pavlik est décédé ; Irina, complètement épuisée (physiquement et moralement), meurt à son tour (elle a juste le temps de recevoir la dernière Communion et de remettre toute sa fortune à des fins de bienfaisance). Quant à Achtomski il est aimé d'une fille douce et dévouée qui promet de « soigner sa douleur ». La fin du roman (pieuse, comme celle d'« Yvonne ») est une tentative de transcender le quotidien ; bien que les personnages soient assez superficiels, n'atteignant jamais la profondeur des héros de Dostoïevski, il nous semble licite de constater une certaine ressemblance entre Irina et Nastassia Filippovna (« L'Idiot »).

Malgré tous ses efforts « la comtesse Lydie » n'a su gagner la faveur du lectorat ni en France ni en Russie. Ce manque de popularité est sans doute lié à moult facteurs, y compris le fait que Lydie Rostopchine est toujours restée à l'ombre de ses illustres parents. À notre avis, cette réputation non acquise s'explique également par la surestimation, de la part de l'écrivaine, de son propre apport à la vie littéraire et la non-reconnaissance des racines paralittéraires de son œuvre.

Et pourtant à ses débuts, à partir des années 1870, Lydie Rostopchine fait des premiers essais dans le genre populaire ; en effet, d'après Dmitri Souchkov, « la comtesse Lydie » a débuté comme auteure des romans-feuilletons qu'elle publiait sous différents pseudonymes (Sushkov 1881:300) (ajoutons qu'actuellement il serait fort difficile d'identifier ces oeuvres). Nous avons déjà eu l'occasion de constater que cette aspiration profonde (mais occulte) à la littérature populaire se retrouve dans nombre des romans de l'écrivaine. Il faut ajouter à cette liste « Le Rastaguouéropolis » (1897, traduction anglaise – 1912) où sur un fond très détaillé et véridique de la « Nice russe » se meuvent les personnages en carton : la belle Américaine Adda (naturellement blonde), le noble prince de Sapinie (?) Atol, son infernal adversaire Namor...

Ce penchant de Lydie Rostopchine pour les structures et les personnages populaires explique l'aisance dont elle fait preuve en composant, aux années 1890-1900, de nombreuses « saynètes », qui sont représentées à Paris et au Théâtre Saint-Michel de Saint-Pétersbourg (en voici quelques titres : « Le Trait du Parthe », « Les Deux statues », « Son Excellence le Hasard ») Ces oeuvres tout à fait éphémères, saturées de clichés destinés au public « moyen », ont joui à l'époque d'une certaine popularité mais, sauf exception (« Le Dévouement de Gontran », 1898), n'ont jamais été éditées (les manuscrits et les copies dactylographiées sont partiellement conservées à la Bibliothèque théâtrale de Saint-Pétersbourg).

Parmi les oeuvres théâtrales de l'écrivaine une place à part revient à la pièce tirée par l'auteur de son roman « Étoile filante ». Cette pièce (écrite tardivement par rapport à la date de la publication du roman) figure dans le courrier de « la comtesse Lydie » tantôt sous le titre « Étoile filante », tantôt « Maroussia » ; les deux versions – l'une dactylographiée, l'autre manuscrite – sont conservées à la Bibliothèque théâtrale de Pétersbourg. Lydie Rostopchine avait l'intention de représenter ce drame simultanément à Paris et à Pétersbourg ; pourtant, si le théâtre Saint-Michel a finalement renoncé à cette idée, le théâtre de société parisien a bien montré « Maroussia ». Dans une lettre datée le 9 janvier 1898 Lydie Rostopchine informe le fameux éditeur Souvorine de son succès:

Ma pièce *Étoile filante*, réécriture de mon roman du même nom publié par *Le Messager russe*, a été jouée par les amateurs sur la scène de la comtesse de Kessler devant 500 personnes, y compris tous les critiques de renom et presque tous les reporters étrangers » (Rostopchine 1898 a: 10).



Il est à supposer qu'il s'agit d'une légère exagération; n'oublions pas non plus qu'il s'agit d'une représentation d'amateurs: le rôle central était tenu par la charmante comtesse de Kessler elle-même.

En ce qui concerne « Le Dévouement de Gontran », cette *saynète* a été représentée pour la première fois au Théâtre de Pompadour, le 11 juin 1898. « Le Dévouement de Gontran » développe un sujet mélodramatique et comique à la fois (une histoire d'une jeune actrice qui, afin de vérifier les sentiments de son mari à son égard, fait semblant d'avoir un visage bariolé). Il n'est pas exclu que ce sujet ait pu être emprunté par « la comtesse Lydie » de l'œuvre de Ponson du Terrail ; en effet on trouve le thème du vitriol qui « fait du plus beau visage un objet d'horreur » dans « La Revanche de Baccarat » (1863 ; le troisième volume des « Exploits de Rocambole »). En outre, le sujet a été traité par Zola dans « l'Assommoir » (1876) où Gervaise tente de vitrioler Lantier. En général, selon M. Angenot, les histoires des vitrioleuses deviennent aux années 1880 non seulement une sorte de topos littéraire mais aussi un type du crime fort répandu : « la femme abandonnée ou négligée qui, tapie dans une encoignure, attend son amant ou sa rivale et leur jette au visage une bouteille de vitriol » (Angenot 1986: 43). Ainsi Lydie Rostopchine, en reprenant ce sujet, est très « dans le vent ». Elle n'hésite pas à le saturer non seulement d'une moralisation très appuyée mais aussi des reminiscences littéraires, comme dans cette réplique de Gontran destinée à Charlotte : « je t'ai aimée d'une manière toute exceptionnelle, originale, ce n'était pas seulement la jolie femme, j'aimais ton âme [...] c'est difficile à exprimer quand on n'est pas Monsieur Rostand » (Rostopchine 1898 :12).

Dans la version russe de sa *saynète*, intitulée «Реклама любви» (« L'Amour comme objet de publicité ») et sous-titrée « Шутка в одном действии » (« Badinerie en un acte »), Rostopchine transforme les noms (« Gontran » devient « Tsourikov », « Charlotte » – « Afanassiéva ») et la couleur locale et élimine les détails obscurs pour le lecteur//spectateur russe. Parmi ces coupures, une allusion au « roman steeple-chase » « La Croix de Berni » coécrit en 1845 par quatre auteurs (Delphine de Girardin, Théophile Gautier, Joseph Mery et Jules Sandeau). Méconnu en Russie, ce livre-tournoi littéraire est aussi un roman épistolaire ; en l'évoquant Lydie Rostopchine réaffirme donc sa dette à l'égard du romantisme. Mais c'est la dimension populaire, adressée au large public, de l'écriture romantique qui est privilégiée par « la comtesse Lydie » – une écrivaine paralittéraire manquée.

## RÉFÉRENCES

- Angenot 1986** : Angenot, M. *Le cru et le faisandé: sexe, discours social et littérature à la Belle Époque*. Bruxelles : Labor, 1986.
- Bethléem 1908** : Bethléem, L. *Romans à lire et romans à proscrire*. Paris : Masson, 1908.
- Giffard 1882** : Giffard, P. Mort de Mlle Feighine. // *Le Figaro*, 13.09.1882.
- Hamon 2008** : Hamon, Ph. et Viboud, A. *Dictionnaire thématique du roman de moeurs en France, 1814-1914*. Vol. II : J-Z. Paris : Sorbonne Nouvelle, 2008.
- Hédouville 1984** : Hédouville, M. de. *Les Rostopchine. Une grande famille russe au XIX siècle*. Paris : France-Empire, 1984.
- Rivasson 2016** : Rivasson, F. de. Fonctions du personnage du conteur dans l'oeuvre narrative de Paul Feval. // *Le Rocambole*, № 75-76, 2016, 207-220.
- Rostopchine 1885** : Rostopchine, L. *Yvonne Trois Étoiles*. Paris : Tolra, 1885.
- Rostopchine 1886** : Ростопчина Л.А. Падучая звезда [Rostopchina L. A. Paduchaya zvezda]. // *Русский Вестник*, т. 185, № 9, 1886, 166-219.
- Rostopchine 1893**: Ростопчина Л.А. Письмо к О.А. Новиковой [Rostopchina L. A. Pis'mo k O. A. Novikovoy]. // *РГАЛИ*, ф.345, оп. 1, ед. хр. 637.
- Rostopchine 1894** : Rostopchine, L. Irina // *La Nouvelle Revue*, № 11, 1894, 783-802.
- Rostopchine 1898** : Rostopchine, L. *Le Dévouement de Gontran. Saynète à deux personnages*. Paris : Librairie théâtrale, 1898.
- Rostopchine 1898a**: Ростопчина Л.А. Письмо к А.С. Суворину от 9 января 1898 г. [Rostopchina L. A. Pis'mo k A. S. Suvorinu ot 9 yanvarya 1898 g.]. // *РГАЛИ*, ф. 459, оп.1, ед. хр. 3678.
- Sushkov 1881**: Сушков Д. К биографии Е.П. Ростопчиной [Sushkov D. K biografii E.P. Rostopchinoy]. // *Исторический вестник*, 1881, т. 6, № 6, p. 300-305. <[https://memoirs.ru/texts/Sushkov\\_IV81\\_6\\_6.htm](https://memoirs.ru/texts/Sushkov_IV81_6_6.htm)>